

temps de la vie mexicaine et nullement suspect d'un penchant exagéré en faveur de l'empire, est la meilleure preuve que je puisse invoquer, en terminant cet exposé, des auspices sous lesquels s'inaugurait le nouvel ordre de choses.

CHAPITRE II

SOMMAIRE : Premiers actes et premières fautes. — L'empire compromis dès le lendemain de son début. — L'archiduc Maximilien, sa nature et son caractère. — Son entourage. — M. Eloin et le cabinet de l'empereur. — L'impératrice Charlotte. — Rôle des représentants de l'intervention. — Le maréchal Bazaine. — Le quartier-général. — La légation des Francs. — La mission financière.

Dans la lettre adressée par M. Zamacona à Juarez et dont j'ai reproduit plus haut quelques passages, se trouvait cette phrase : « A en juger par l'organe officiel du gouvernement [juariste], il semble que sa politique se borne à attendre les fruits que pourront produire les fautes de nos adversaires. » Cette tactique expectante, dont s'irritait l'ardeur de M. Zamacona, devait être justifiée par l'événement ; mais elle le fut, disons-le, contre toute prévision. D'embarras, il n'y en avait pas qui ne pussent être surmontés au moment où Maximilien prit possession de son trône ; ils ne vinrent que plus tard, amenés par des erreurs de

conduite. Celles-ci, en revanche, allaient s'accumuler de jour en jour, se précipiter d'heure en heure et donner raison au calcul dans lequel s'étaient retranchées la patience indienne de Juarez et la froide énergie de son principal conseiller, M. Lerdo de Tejada. Elles avaient, en réalité, commencé avant même que l'empereur ne mît le pied sur la terre mexicaine. C'était une faute que d'avoir passé par Rome sans jeter les bases et poser les prémisses d'un concordat. C'en était une plus grande encore que d'être parti pour une entreprise aussi sérieuse que celle de fonder un empire dans un pays étranger par delà les mers, comme on part pour une partie de plaisir, sans avoir abdiqué aucune des légèretés de l'existence que l'on quittait, sans avoir envisagé les exigences de la position qu'on allait occuper.

« En voyant, dit M. Emmanuel Domenech dans son *Histoire du Mexique*¹, en voyant la composition de l'entourage de l'empereur sur la *Novara*, on devait s'attendre à tous les gâchis administratifs et politiques qui ont précipité la chute de l'empire au lieu de le consolider. Pour un pays s'affaissant sous le poids des dettes, ne présentant

(1) *Histoire du Mexique, — Juarez et Maximilien*, par M. Emmanuel Domenech, ancien directeur de la presse au cabinet de l'empereur Maximilien. Ce livre trop peu consulté est le meilleur et le plus sincère de tous ceux qui ont été publiés sur la question.

plus qu'un monceau de ruines sociales, économiques, industrielles et commerciales, on préparait des décrets sur la préséance dans les cérémonies publiques, l'institution d'un nouvel ordre, de nouvelles médailles, une garde palatine, une cour dispendieuse ; les routes faisaient défaut, on manquait de ressources, et loin de songer à faire des routes, à se créer des ressources, on s'occupait d'habits brodés, de créer au palais, en faveur des étrangers qui suivaient l'empereur, des fonctions importantes et bien rétribuées. On voyait se renouveler, à bord de la *Novara*, l'histoire de ce Français qui, voulant établir dans les déserts de l'Amérique un magasin de marchandises à l'usage des Peaux-Rouges, composait son stock de plumeaux, de toiles d'Irlande, de porcelaines fines et de services à thé ! Entre de telles mains, quelles pouvaient être les destinées de l'empire ?... »

Ces quelques lignes contiennent, dans leur dur laconisme, le secret originel de la contradiction qui semble exister entre les préludes de l'empire mexicain et sa destinée finale. Elles en sont, pourrait-on dire, l'histoire en raccourci, car cette histoire ne fut qu'un long développement et une aggravation constante de la fausse ligne de conduite signalée par M. Domenech.

Pour continuer et conduire au succès l'œuvre commencée par l'intervention et la régence, il fallait que le gouvernement qui venait s'installer

au Mexique fût un gouvernement d'extérieur sobre, de mesures pratiques, de rigide économie, de décisions sagement délibérées et résolument maintenues une fois prises ; il fallait, avant tout, que le souverain en qui se personnifiait le nouveau régime sût allier la dignité et la fermeté du pouvoir suprême à la simplicité de manières dont quarante ans de vie républicaine avaient fait une habitude pour la population, et dont la pauvreté du budget faisait une nécessité pécuniaire. Aucune de ces conditions ne fut remplie, ou plutôt il sembla qu'un aveuglement inconcevable poussât à en prendre le contre-pied.

L'erreur commise dans le choix de l'entourage amené d'Europe fut aggravée encore à la veille du débarquement. Quels que fussent être les remaniements politiques ultérieurs, une chose était indiquée : le maintien du général Almonte à la tête de la situation qu'il avait conduite depuis un an avec une habileté et un dévouement incontestables. Le chef de la régence, revêtu en dernier lieu du titre de lieutenant de l'empereur, était, aux yeux de tout le monde, le chef désigné du ministère appelé à installer l'empire. En montant à bord de la *Novara*, pour présenter ses hommages au prince dont il avait préparé le règne, M. Almonte apprit qu'il était exilé de la politique et relégué dans les fonctions à peu près dérisoires de grand-maréchal du palais ! En même temps commençaient des nominations de chambellans et de

dames d'honneur, qui se poursuivirent de jour en jour et furent complétées par la création d'un poste de grand-maître de cérémonies. On apprenait en outre que l'empereur amenait avec lui un corps de halbardiers, choisis parmi les plus beaux hommes qu'il avait pu recruter et revêtus d'uniformes magnifiques. Cette mise en scène était la dernière chose à laquelle on s'attendit ; elle aurait produit une impression fâcheuse, même accompagnée d'actes plus sérieux ; à plus forte raison éveilla-t-elle un étonnement inquiet, à mesure qu'on reconnut qu'elle était la principale occupation du souverain. La déception grandit encore, lorsqu'on sut qu'à peine arrivé à Mexico et toute autre affaire cessante, son premier soin avait été de mettre lui-même entre les mains d'un imprimeur le code d'étiquette de la cour, avec les instructions les plus minutieuses et l'injonction expresse de soumettre les épreuves à sa révision personnelle ¹.

C'était peu de chose assurément que ces détails pour juger le règne qui s'ouvrait ; c'en fut assez, néanmoins, pour ralentir immédiatement l'élan général. Comme tous les gens habitués à être constamment sur le qui-vive, le Mexicain possède

1. Ce Code formait un volume de 250 pages et reproduisait, dans leurs formules les plus méticuleuses, les règles observées à la cour d'Autriche. L'empereur y attachait un tel prix que, même pendant le voyage qu'il entreprit bientôt après, les épreuves durent lui être envoyées d'étape en étape.

une rare perspicacité, une rapidité d'appréciation presque intuitive. Autant il avait été entraîné par les résultats pratiques de l'intervention et de la régence, autant il fut prompt à se mettre sur la réserve devant ce qui se passait maintenant. Le décousu qui ne tarda pas à se trahir dans les mesures édictées pêle-mêle par le gouvernement ; la nomination de commissions consultatives sur les sujets qui appelaient avec le plus d'urgence l'initiative directe et l'action immédiate du chef de l'Etat ; la création d'une diplomatie d'apparat, grevant de charges énormes des finances déjà insuffisantes et qu'on ne s'occupait même pas de régulariser ; enfin, les révélations qui bientôt se firent jour sur l'absence totale de plan et de direction dans la conduite des affaires, aggravèrent rapidement la pénible surprise ressentie tout d'abord. La désillusion fut à son comble quand on vit, au bout de deux mois, l'empereur quitter la capitale sans avoir rien fait, sans laisser même un ministère constitué, pour entreprendre une excursion qui devenait une nouvelle occasion de lourdes dépenses et qui n'avait aucune raison d'être, malgré le prétexte d'études dont on s'efforçait de la colorer.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : le début de l'empire était manqué. Le mécontentement et le doute étaient dès lors chez ses adhérents les plus déterminés, la joie au camp de ses adversaires. Ceux-ci relevaient la tête et voyaient revenir à

eux bon nombre de ceux qui avaient été sur le point d'abandonner une cause qu'ils considéraient comme perdue. L'argent, auquel on n'avait su donner aucun encouragement, ouvrir aucune perspective, éprouvant d'ailleurs un commencement d'incertitude sinon d'alarme, ne montrait plus la même confiance empressée. Chose plus grave encore que tout le reste : les impressions défavorables se répandant de la capitale dans les provinces y réveillaient, avec l'espoir d'un succès possible pour l'œuvre de l'intervention, l'esprit de résistance ; tandis que nos colonnes portaient le drapeau impérial jusqu'aux extrémités les plus reculées du territoire, les guérillas surgissaient de nouveau et se multipliaient dans les Etats du centre, d'où elles avaient presque entièrement disparu.

Une transformation si complète dans un si court espace de temps paraîtra invraisemblable. La correspondance du *Courrier des Etats-Unis*, à laquelle j'ai fait un premier emprunt pour constater les espérances qui dominaient le 28 mai, me fournit le moyen de montrer encore une fois que ceci n'est point un tableau tracé après coup. Je copie, par ordre de dates, dans les lettres successivement publiées à New-York :

Mexico, 21 juillet 1864

* L'empereur Maximilien paraît s'être profondément imbu, pendant son séjour en Lombardie,

du proverbe italien qui assure qu'aller lentement est le moyen d'aller loin. La sixième semaine de son règne le trouve encore dans la même attitude de réserve absolue que le premier jour, sur toutes les questions pour lesquelles on avait compté que son arrivée seule serait le signal d'une solution presque immédiate. Pas un décret n'a été rendu, pas une mesure prise, fût-ce à titre de simple préliminaire. Sauf la nomination du ministre des affaires étrangères, le cabinet de la régence subsiste avec son organisation provisoire.

« Nous avons eu, le 6 juillet, une nouvelle journée de fête impériale, à l'occasion de l'anniversaire de Sa Majesté, qui accomplissait, je crois, sa trente-deuxième année. L'impératrice en grand costume, manteau royal et diadème en tête, a donné à la population de Mexico un spectacle tout nouveau pour elle, en allant assister au *Te Deum* solennel chanté à cette occasion dans la cathédrale. »

Mexico, 28 juillet 1864.

« A force d'attendre du nouveau depuis sept semaines, on a fini par y renoncer, et chacun, à bout de conjectures, laisse le gouvernement impérial faire tranquillement ses petites affaires. C'était le meilleur parti qu'on pût prendre, les commentaires à perte de vue n'avançant à rien. Il ne faut pourtant pas se dissimuler que, sous ce silence de guerre lasse, se cache une vive et croissante

anxiété de voir enfin l'empire aboutir à un résultat plus efficace que ceux qu'il a donnés jusqu'ici.

« Sans doute, l'empereur a eu raison de ne pas vouloir procéder dès le début par coups de théâtre, à l'instar des anciens gouvernements du pays. Mais il doit se garder de tomber, par un excès contraire, dans une trop longue inaction, qui pourrait faire croire à un manque de décision et de plan arrêté de sa part. Avec un peuple excédé d'incertitudes et las de vivre au jour le jour, sans savoir ce que lui réserve le lendemain, la condition essentielle est de faire voir qu'on veut le mener résolument à un but déterminé, par des chemins nettement tracés d'avance. Il faut au plus vite le faire sortir de l'ornière du présent où il végète, pour lui dévoiler les horizons de l'avenir. Tarder trop longtemps à prendre ce parti serait s'exposer au soupçon d'hésitation ou d'impuissance. Cet inconvénient devient tellement palpable de jour en jour que l'empereur, je le répète, ne saurait y fermer les yeux... »

Mexico, 16 août 1864.

« Le rétablissement de la sécurité n'est pas la seule condition nécessaire pour assurer à l'immigrant la prospérité dont l'espoir l'attire vers un nouveau pays. Il faut encore qu'il soit assuré d'y trouver une situation normale au point de vue commercial et industriel, et surtout une situation nettement définie en ce qui concerne ses droits et

privilèges personnels. Or, sous ce double rapport, rien n'est fait, rien ne paraît devoir être fait d'ici à quelque temps, et l'état de choses légué par le passé a besoin d'être transformé de fond en comble.

« ... Rien n'est encore fixé en matière de contributions : ni l'impôt foncier, ni le mobilier, ni le personnel, ni celui des patentes.

« Le champ que promet le Mexique à l'immigration sera immense et fécond ; mais ce serait compromettre l'avenir que de vouloir l'exploiter avec une précipitation aveugle... »

Qu'on fasse la part de la réserve que devait s'imposer une voix française parlant à un journal français publié en pays étranger d'une cause qui n'avait pas cessé d'être la cause de la France, et l'on démêlera sans peine sous ces appréciations, sous ces conseils de prudence adressés aux impatients qui voulaient s'élancer vers le Mexique, un sentiment d'appréhension croissante pour l'avenir de l'empire.

Le mal pouvait être encore réparé, mais à la condition de ne plus perdre de temps, de déployer sans retard l'énergie d'organisation, la puissance d'autorité dont il aurait fallu faire preuve dès la première heure. On espérait que le retour de l'empereur à Mexico, après sa tournée dans l'intérieur, donnerait le signal de l'activité si impatientement attendue. Pour ranimer la confiance

publique, trop visiblement chancelante, on avait trouvé une formule qui faisait patienter : « Au mois de mai, disait-on, l'empereur a pris possession de son trône ; il va maintenant prendre possession de son gouvernement. » Mais ce retour, promis pour le 16 septembre, n'eut lieu qu'à la fin d'octobre et, loin d'apporter dans la situation le changement qu'on s'en promettait, il acheva de la compromettre. La formation d'un ministère et la création d'un conseil d'Etat, après avoir donné un instant d'illusion, ne servirent qu'à préparer une déception nouvelle. Les choses continuèrent à aller plus que jamais à l'aventure. Les quelques mesures financières décrétées sous le coup de la nécessité se réduisirent à des expédients le plus souvent malavisés ; la reconstitution de l'armée, à des décrets contradictoires ; les réformes administratives, à des circulaires tantôt pompeuses, tantôt puériles, mais restant toutes également à l'état de lettre morte. Quant à la question fondamentale du clergé et des biens sécularisés, elle devint l'objet d'une série de règlements plus impolitiques, plus inexécutables les uns que les autres, qui la compliquèrent au lieu de la résoudre et qui, froissant à la fois tous les intérêts en cause, eurent pour unique résultat de désaffectionner le parti conservateur sans conquérir le parti libéral. La venue d'un nonce apostolique, qui aurait pu aplanir les voies d'un arrangement, aboutit au contraire à un scandale et presque à une rupture ouverte avec la

cour de Rome, grâce à la rudesse sans raison déployée envers l'envoyé pontifical, au lendemain même de son audience de réception. Cette année 1864, riche de tant de promesses, s'achevait ainsi au milieu d'une indescriptible confusion et du désarroi complet des espérances qu'elle avait fait concevoir. Depuis le 28 mai, la situation avait constamment rétrogradé. Pour me servir d'un mot prononcé à l'époque, elle était devenue invraisemblable.

A bien dire, aux yeux de tous ceux qui ne craignaient pas de regarder les choses en face, l'empire était dès lors condamné. Il était condamné parce qu'il avait gaspillé un temps précieux, accumulé des fautes sans nombre, passé à côté du programme que lui traçaient les conditions mêmes de son avènement; il était condamné, parce que le régime qui avait compromis à ce point la situation préparée à son profit était fatalement incapable de la relever¹.

Le rôle d'arbitre suprême entre les partis, que l'empereur Maximilien n'avait pas su assumer, alors qu'au lendemain de son arrivée tout contribuait à le lui rendre facile, comment pouvait-il le ressaisir maintenant qu'il s'était livré alternati-

1. Le sentiment public à cet égard se traduisait tout haut par un jeu de mots cruellement expressif :

« Ce n'est pas un *empereur* que nous a envoyé la France, disait-on parmi le peuple; c'est un *empireur*. »

Le jeu de mots est le même en espagnol qu'en français : *emperador* — *empeorador*.

vement aux uns et aux autres, sans gagner personne? Le prestige d'une volonté arrêtée, allant droit à son but, sans lequel rien n'était possible, comment parviendrait-il à le reconquérir, après l'avoir perdu par des tergiversations et des faiblesses malheureusement trop publiques? La force qu'il n'avait pas su déployer pour établir son autorité sur des populations prêtes à l'accepter, où la puiserait-il maintenant qu'il fallait la porter au décuple en face des résistances ravivées par ce seul fait que le pays avait cessé de croire en lui?

Si l'on s'était posé délibérément ces questions à Paris, comme on se les posait au Mexique, bien des sacrifices stériles et bien des malheurs eussent été évités, car elles conduisaient directement à une solution alors praticable et qui devait être tentée en vain dix-huit mois plus tard : l'abdication de Maximilien et l'installation d'un gouvernement purement mexicain, à l'ombre du drapeau français.

Mais, pour cela, il eût fallu aller résolument au fond des choses et ne point se bercer de bulletins de complaisance; il aurait fallu avoir le courage de se dire qu'un mal qui éclatait avec cette violence et faisait de tels progrès, demandait un remède autre que des attermolements et des palliatifs; en un mot, il aurait fallu s'avouer que l'établissement de l'empire avait rencontré un obstacle insurmontable et que cet obstacle venait de l'empereur lui-même.

Je parle sur un cercueil, devant lequel le monde

entier s'est incliné dans un juste élan de respectueuse douleur. Mais, si une mort vaillante rachète les fautes de la vie, elle ne saurait les effacer, quand ces fautes sont du domaine de l'histoire. Bien qu'il les ait payées de son sang, celles de l'archiduc Maximilien lui survivent et répareraient chaque fois qu'on voudra sonder les événements où la fatalité a voulu qu'il eût une si grande part, pour le malheur de la France autant que pour le sien propre.

Ces fautes, il convient de le dire à son excuse, furent le fait de sa nature beaucoup plus que de sa volonté et de ses intentions.

La réputation de tact et de sens politique conquise par l'archiduc Maximilien pendant son administration en Italie, grâce à un heureux concours de circonstances, grâce surtout à un conseiller de la plus haute valeur, avait fait perdre de vue les erreurs d'une jeunesse passablement orageuse et d'une existence fort décousue. Des qualités extérieures d'un véritable attrait, une vive intelligence de primesaut, une grande facilité de parole, une aménité superficielle de relations, achevaient de faire illusion sur la solidité du caractère qu'on devait trouver sous ces heureux dehors. A peine, toutefois, fut-il à l'œuvre, livré à lui-même et maître absolu de ses actions, qu'apparut un homme tout différent de celui auquel on avait cru pouvoir confier la tâche de fonder un empire. Léger jusqu'à la frivolité, versatile jusqu'au

caprice, incapable de suite dans les idées comme dans la conduite, tour à tour irrésolu et obstiné, prompt aux engouements passagers sans s'attacher à rien ni à personne, amoureux par-dessus tout du changement et de l'apparat, ayant horreur de l'ennui et plus encore des ennuis, enclin à se réfugier dans les minuties pour se dérober aux obligations sérieuses, engageant sa parole et y manquant avec une égale inconscience, n'ayant pas plus enfin l'expérience et le goût des affaires que le sentiment des choses graves de la vie, le prince chargé de reconstituer le Mexique était, sous tous les rapports, diamétralement l'opposé de ce qu'auraient demandé le pays et les circonstances.

Avec un pareil tempérament, tout devient contradiction dans la conduite. Les instincts élevés et les mouvements généreux du gentilhomme se heurtaient sans cesse aux incartades de l'oisif opulent accoutumé à n'écouter que ses volontés. La simplicité d'accueil qui aurait pu gagner les cœurs perdait son prix lorsqu'on la voyait dégénérer en familiarité banale et fantasque, allant de l'un à l'autre, prodiguée trop souvent aux moins dignes et entremêlée de brusques retours d'humeur altière. L'appareil de la souveraineté, dans ce qu'il a de plus fastueux, alternait avec l'affectation d'un sans-*façon* descendant presque à la vulgarité. Les favoris de la veille se trouvaient être les délaissés, souvent même les maltraités du lendemain, sans qu'on sût le pourquoi de leur

faveur plus que celui de leur disgrâce. Le parti un moment caressé apprenait tout à coup que la préférence et la confiance impériales avaient passé au parti contraire. Les promesses se multipliaient sans être tenues et les projets se succédaient sans un semblant de réalisation. Les questions qui eussent exigé une fermeté de propos ne connaissant pas l'hésitation, rencontraient un esprit incertain, tantôt inerte, tantôt enfiévré et procédant par déterminations improvisées, le plus souvent inopportunes ou impraticables, toujours mal équilibrées et restant à peu près invariablement sans effet.

Le mal s'aggravait de cette tendance, innée chez les hommes qui n'ont point pratiqué le travail, à tout concentrer entre leurs mains, à ne laisser rien faire aux autres, à croire que rien ne saurait être bien réglé, si ce n'est par eux seuls. De la répartition indispensable des attributions, dans un pays principalement où tout était à réorganiser, l'empereur n'avait pas même le soupçon. Placé en face d'une situation où l'activité la plus éclairée chez le chef du pouvoir aurait amplement trouvé son emploi dans la seule tâche de diriger les ministres, il avait attiré à lui le gouvernement tout entier. Son cabinet particulier accaparait les questions les plus considérables comme les plus minimes, les projets d'importance vitale comme les derniers détails de routine administrative. Lui-même accumulait sur son bureau les dossiers par centaines,

les confondant dans un pêle-mêle où les plus essentiels et les plus urgents disparaissaient sous les plus futiles, les prenant et les quittant tour à tour pour finir par s'y perdre et tout laisser là. Il ne savait guère au surplus déployer d'attention soutenue que sous l'influence des idées qui souriaient à ses goûts. Le perfectionnement du code d'étiquette, l'ordonnance d'une cérémonie, le règlement d'un cortège, la création de l'ordre de l'Aigle mexicaine ou de l'ordre de Saint-Charles, l'installation du théâtre de la cour, la tenue correcte des équipages et des livrées l'occupaient facilement des semaines entières. Puis venaient la botanique et l'archéologie, pour lesquelles il lui prenait des accès de passion intermittente. En dehors de ces objets de prédilection, le travail était un effort auquel cette nature volontaire et mobile était incapable de se résigner longtemps; la fatigue amenait vite la tentation de renvoyer la suite à un lendemain qui reculait de mois en mois. Ou bien encore, le public apprenait un matin que l'empereur allait faire une excursion exigée par sa santé. On pouvait alors se dire que, serré de trop près par quelque affaire gênante, il s'y dérobaient en fuyant la capitale. Avec le mot d'organisation sans cesse sur les lèvres, il préparait ainsi de ses propres mains le chaos où l'empire devait disparaître.

On ne s'étonnera pas que le complément de ce caractère fût la prodigalité la plus irréfléchie, le désordre le plus inconscient en tout ce qui touchait